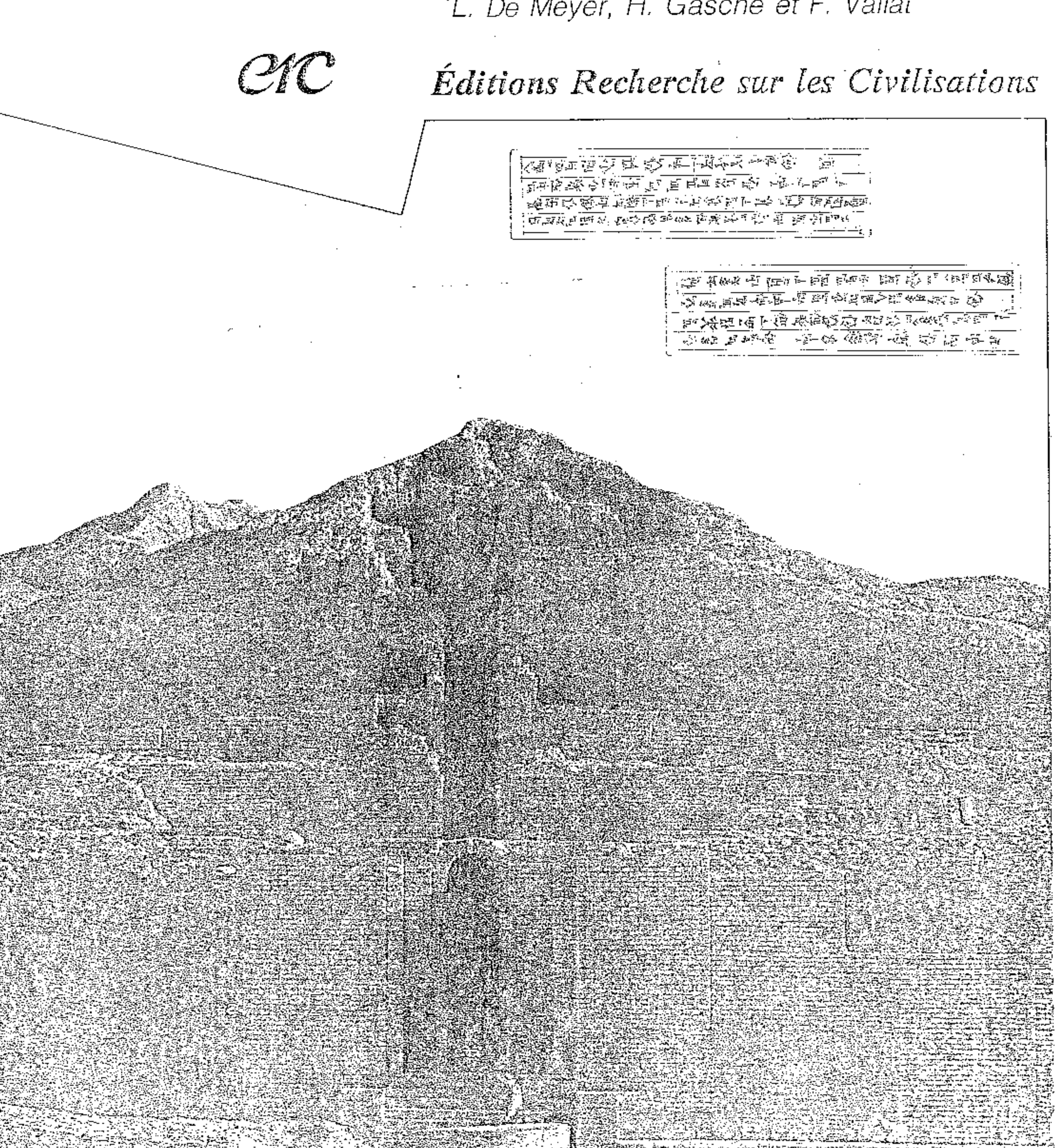
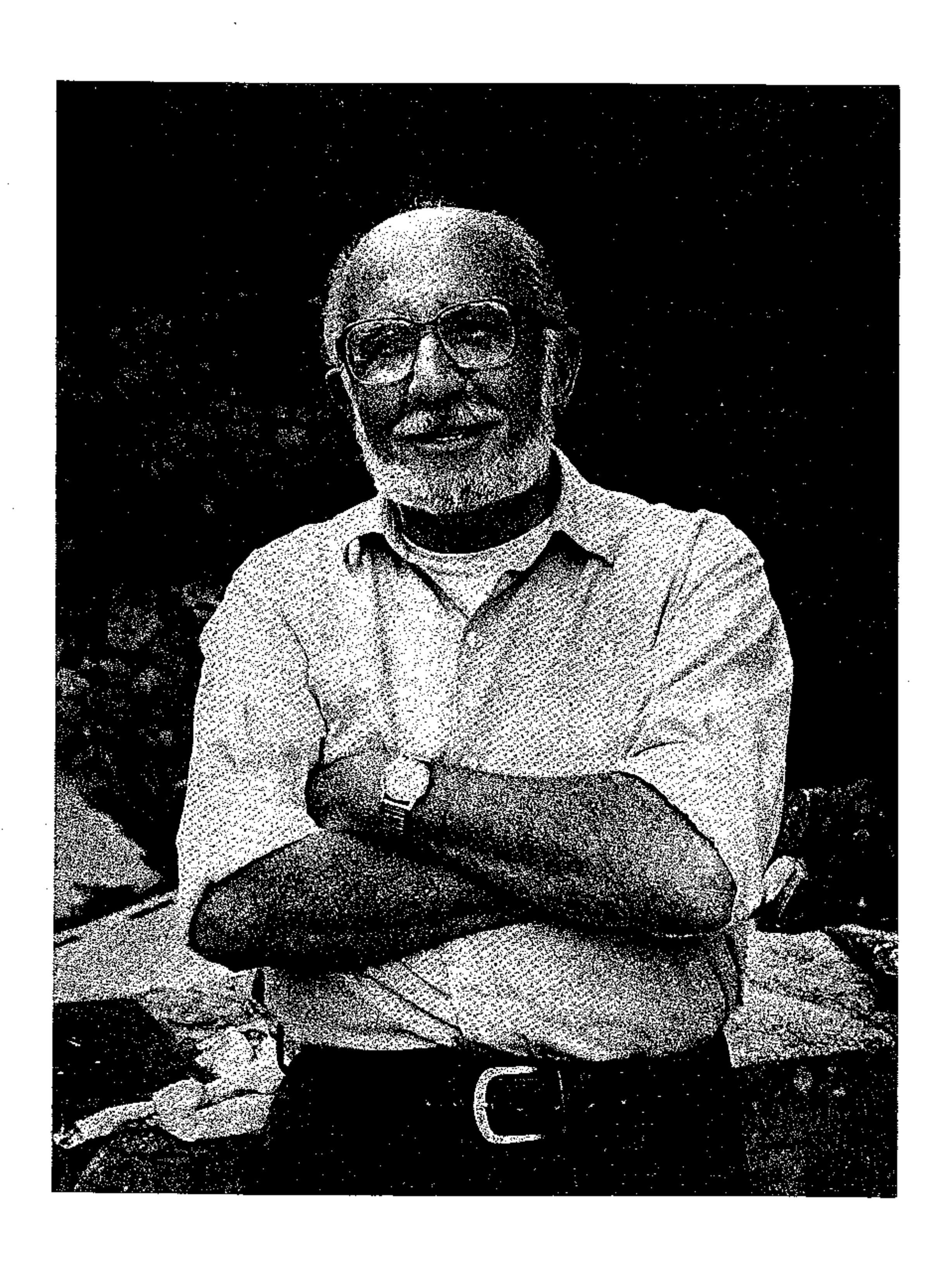
FRAGMENTA HISTORIAE AELAMICAE

MÉLANGES OFFERTS A. M-J. STEVE

Réunis par
L. De Meyer, H. Gasche et F. Vallat

ERC Éditions Recherche sur les Civilisations





STORIA ANTICA
66

STORIA ORIENTALE
MESOPOTAMIA MONOGR.

FRAGMENTA HISTORIAE ELAMICAE

MÉLANGES OFFERTS À M. J. STEVE

RÉUNIS PAR

L. DE MEYER, H. GASCHE et F. VALLAT



Éditions Recherche sur les Civilisations
Paris 1986

LA LOCALISATION DE MADAKTU ET L'ORGANISATION POLITIQUE DE L'ELAM A L'EPOQUE NEO-ELAMITE

P. de MIROSCHEDJI
CNRS, Paris

Il est souvent question dans les textes historiques de l'époque néo-élamite d'une ville appelée Madaktu, où résidait le roi d'Elam. Mentionné pour la première fois au début du 7e siècle, son nom disparaît des sources après la dernière campagne assyrienne et le sac de Suse en 646. Cette capitale a donc eu une existence éphémère, à l'image de l'empire dont elle était le principal centre politique. Le problème de sa localisation n'a jamais été réglé de façon convaincante; on peut l'aborder aujourd'hui avec des bases plus solides grâce à une meilleure connaissance de la topographie historique et de l'archéologie du sud-ouest de l'Iran; c'est à sa solution que les premières pages de cet article seront consacrées. Les problèmes qui en découlent ont trait principalement à l'organisation politique de l'Elam à l'époque néo-élamite; leur examen occupera la seconde partie de ce travail, où l'on s'efforcera de situer les développements historiques et institutionnels des 8e-7e siècles au sud-ouest de l'Iran dans le cadre d'une tradition dont la continuité s'étend sur au moins deux millénaires.

On s'accorde pour situer Madaktu au nord de Suse, mais on diffère dans le choix d'une localisation précise, pour laquelle plusieurs propositions ont été avancées: soit au bord de l'Ab-e Diz dans les environs de Dizful(1), soit au débouché dans la plaine du Khuzistan de la route moderne descendant de Pul-i Dukhtar (BILLERBECK, 1893, 71 s.), soit beaucoup plus loin dans la montagne, à Derre-i Shahr dans la vallée de la Saïmarreh (CAMERON, 1936, 165, n. 25), soit encore à Tépé Patak, sur la route de Deh Luran(2). Pour apprécier la valeur de ces hypothèses, il faut réexaminer les indications des sources.

Relativement peu nombreuses, les attestations du nom de Madaktu ne se trouvent pas dans des textes élamites(3), mais seulement dans des textes accadiens datés des

(1) J. OPPERT, cité par STRECK, 1916, 44, n. 2 et par WEISSBACH, 1896. L'hypothèse d'OPPERT se fondait sur l'équation Madaktu = Badakè (voir ci-dessous) et sur une confusion entre l'Eulaios (aujourd'hui la Kerkhah) et l'Ab-e Diz (dans l'antiquité le Copratès).

(2) MECQUENEM, 1953, 10. Cette localisation a aussi été envisagée, mais rejetée, par BILLERBECK, 1893, 71.

(3) La localité de Matka citée sur une stèle de Šilhak-Inšušinak (KÖNIG, 1965, n° 54, § 37) correspond probablement à Madga mentionnée dans le cylindre B de Gudéa (*Ibid.*, 126 n.b) et située près de Kimash dans la région de Kirkuk (HERZFELD, 1968, 233; EDZARD et FARBER, 1974, 113). Elle n'a donc rien à voir avec la capitale néo-élamite, contrairement à une supposition de JENSEN, 1901, 227, n. 1, qui proposait l'équivalence Madga = Madaktu (voir déjà STRECK, 1916, 44, n. 2).

Fragmenta Historiae Elamicae
Ed. Recherche sur les civilisations, Paris, 1986.

règnes de Sennacherib et d'Assurbanipal (références dans PARPOLA, 1970, 231 s.). Elles apparaissent dans le contexte de campagnes militaires entreprises contre l'Elam par des armées assyriennes partant de Babylonie orientale.

La première mention de Madaktu figure dans la relation de la 7e campagne de Sennacherib. Profitant d'une révolte en Elam qui, à la fin du mois de Tišri (octobre) 693, avait renversé Hallutuš-Inšušinak (Hallušu) et mis sur le trône Kudur-Nahunte (Kudurru), Sennacherib lança son armée contre ce royaume (LUCKENBILL, 1927, §§ 248-49, 351, 355. Cf. aussi LEVINE, 1982, 41-48). Le point de départ de la campagne n'est pas précisé, mais il s'agissait sans doute de la région de Dêr puisque les premières places fortes conquises par les Assyriens furent placées sous l'autorité du commandant de cette ville. Les localités signalées ensuite comme ayant été «assiégées, conquises, pillées, détruites, dévastées et brûlées», à savoir «34 villes fortes», appartenaient au pays de Raši, qui fut envahi «jusqu'à la passe de Bit Bunakki». C'est alors que Kudur-Nahunte décida d'abandonner Madaktu, désormais menacée, et de se réfugier à Hidalu, «dans les montagnes lointaines». La voie étant libre, Sennacherib pouvait marcher sur la capitale. Mais comme on était déjà au début de janvier, en pleine saison des pluies, l'armée assyrienne rencontra des conditions climatiques extrêmes (froid, pluie, neige) et fut arrêtée par des rivières en crue: avant d'avoir pu atteindre la capitale, il fallut faire demi-tour et rentrer à Ninive.

Les données topographiques contenues dans ce court récit sont confirmées et précisées par les passages des annales d'Assurbanipal où la ville de Madaktu est mentionnée. En 647, lors d'une première campagne contre le roi Humban-haltaš III, le roi d'Assyrie, parti sans doute de Dêr, conquit Bit-Imbi, l'une des principales places fortes du pays de Raši (LUCKENBILL, 1927, § 800; cf. aussi §§ 34, 248, 805, 816). Assurbanipal ajoute alors: «Ummanaldaš, roi d'Elam, apprenant l'entrée que mes troupes avaient faite au sein de l'Elam (*ša qe*$_2$*-reb* ^{mât}*e-lam-ti*), abandonna Madaktu, sa ville royale, prit la fuite et grimpa dans sa montagne» (LUCKENBILL, 1927, § 802; AYNARD, 1957, 48 s. [III 62-65]). Il n'y avait rien cette fois pour arrêter l'avance assyrienne et, de fait, dans l'énumération des villes conquises au cours de cette campagne, on trouve mentionnées d'abord des villes du pays de Raši, puis Madaktu, et enfin Suse et des villes de Susiane (LUCKENBILL, 1927, § 805; AYNARD, 1957, 48 s. [IV 1-16]).

Quand l'armée assyrienne marcha à nouveau contre Humban-haltaš III l'année suivante, le même scénario se répéta: Bit-Imbi fut conquise une nouvelle fois et «Ummanaldaš, roi d'Elam, ayant appris la conquête de Raši et de Hamanu, (...), abandonna Madaktu, sa ville royale, et s'enfuit à Dur Undasi. Il traversa la rivière Idide et, faisant une défense de cette rivière, rassembla (ses forces) en vue de mon attaque» (LUCKENBILL, 1927, § 805; AYNARD, 1957, 48 s. [IV 17-28]).Une lettre des archives royales de Ninive se rapporte au même épisode puisqu'elle signale qu'après la prise de Bit-Imbi, Humban-haltaš III déserta Madaktu, traversa l'Ulaï (la Kerkhah) et se rendit dans la ville de Talah (*ABL*, 281, recto 4-15). On peut en déduire que Madaktu était située au nord-ouest de la Kerkhah puisque le roi fugitif devait franchir ce fleuve avant

d'arriver en Susiane (d'abord à Talah, puis à Dur Undasi?). La mention dans les annales royales de la prise de Madaktu est accompagnée d'une précision topographique qui corrobore la relation de Sennacherib: la ville et son territoire occupaient une région délimitée par la courbe d'une rivière (*bi-rit nâri ka-la-mu*) (sur cette expression, voir le *CAD*, B, 253b).

Un relief du palais royal de Ninive illustrant des épisodes de la campagne de 653 représente Madaktu dans un contexte topographique qui évoque bien celui des textes: la ville occupe en effet un territoire délimité par la courbe d'une rivière et par un canal (fig. 2)([4]). Il s'agit d'une grande agglomération médiocrement fortifiée, qui renferme des habitations et qui est identifiée par une légende: ^{uru}*Ma-dak-tu*$_2$. La façon dont l'enceinte est représentée n'est pas sans évoquer les camps fortifiés assyriens (cf. HROUDA, 1965, 62 s.) et rappelle que le nom Madaktu signifie «camp militaire» (*CAD* M, 9 s.). Quelques maisons hors les murs, dont on peut supposer qu'elles représentent chacune un village ou un hameau, sont réparties entre la ville et la rivière. A gauche, directement au bord de la rivière, donc nettement séparées de la ville, on voit deux forteresses, l'une installée sur une éminence, l'autre, plus modeste, en terrain plat. Il est clair que cet ensemble ne forme pas une seule agglomération: le relief illustre la ville de Madaktu et son territoire, qui comprenait donc au moins deux petits sites fortifiés et un ensemble de hameaux et de villages dépendants.

En somme, les descriptions de ces trois récits ont en commun plusieurs éléments:

– Partie de Dêr, l'armée assyrienne envahit d'abord le pays de Raši. Ce pays compte de nombreuses localités, dont la plus importante, Bit-Imbi, est solidement fortifiée. La «passe de Bit Bunakki» est située à une extrémité du pays de Raši, la plus éloignée pour un envahisseur venant de Dêr.

– Une fois le pays de Raši envahi, le roi élamite, qu'il s'agisse de Kudur-Nahunte ou de Humban-haltaš III, estime que sa capitale est directement menacée. Certes, avant d'y parvenir les Assyriens doivent traverser une ou plusieurs rivières qui, lorsqu'elles sont en crue, sont infranchissables. Mais sauf sous Sennacherib en 693, les campagnes militaires ont lieu à la fin du printemps ou au début de l'été, c'est-à-dire en période de basses eaux, et l'approche de la ville peut se faire alors sans difficulté. Madaktu n'étant sans doute pas en état de soutenir un siège, le roi n'a de salut que dans la fuite.

– la prise de Madaktu ouvre aux Assyriens la route de la Susiane. Si les circonstances ne l'obligent pas à chercher un refuge lointain, comme ce fut le cas avec Kudur-Nahunte, qui s'enfuit jusqu'à Hidalu([5]), et avec Humban-haltaš III, qui en 647 «grimpa dans sa montagne», le roi élamite choisit de protéger le cœur de son royaume en établissant une nouvelle ligne de défense, soit sur l'Ulaï (la Kerkhah), comme le fit

([4]) Ce relief a souvent été illustré: voir notamment AMIET, 1966, fig. 429; FRANKFORT, 1970, Pl. 205; des références anciennes sont données par STRECK, 1916, 316, n. 2. Le dessin fig. 2 est donné d'après D. FRANKEL et A. SEARIGHT, *Ashurbanipal and the Head of Teumman*, London, British Museum Publications, 1971.

([5]) La fuite de Kudur-Nahunte jusqu'à Hidalu a pu être motivée aussi par une situation intérieure instable, que suggère sa mort subite en janvier 692: cf. LUCKENBILL, 1927, § 251.

Tempt-Humban-Inšušinak en 653(6), soit sur l'Idide (l'Ab-e Diz), comme le fit Humban-haltaš III en 646.

Il est possible, à partir de l'analyse de ces textes, de proposer des localisations pour quelques-uns des toponymes qui s'y trouvent mentionnés. Il est clair que Madaktu était située le long de la route allant de Dêr à Suse (fig. 1). Cela exclut, en principe, une localisation dans les régions montagneuses du Zagros puisque cette route, qui deviendra un tronçon de la route royale achéménide Suse-Babylone/Sardes, suivait le piémont du Pusht-i Kuh(7).

Le pays de Raši était le premier territoire élamite qu'un envahisseur babylonien ou assyrien, qu'il s'agisse de Sargon II (LUCKENBILL, 1927, § 34), de Sennacherib ou d'Assurbanipal, rencontrait en partant de Dêr et en se dirigeant vers la Susiane.

Le nombre de villes et de villages qui y sont signalés atteste qu'il s'agit d'une région fertile. Ces données ne peuvent guère s'appliquer qu'à la riche plaine de Mehran, où les sites archéologiques sont nombreux(8). C'est là sans doute qu'il faut situer la forteresse de Bit Imbi, «ville royale, centre de protection de l'Elam, qui barre le front de l'Elam comme un grand rempart» (LUCKENBILL, 1927, § 800; AYNARD, 1957, 44 s. [IV 46- 48]).

Dans les annales d'Assurbanipal, le pays de la ville de Hamanu est associé à celui de Raši, mais s'en distingue cependant; peut- être s'agissait-il d'un territoire voisin, que l'on traversait en se dirigeant vers la Susiane. Faut-il le placer immédiatement au sud du pays de Raši, par exemple dans la région de Deh Luran, où l'on connaît pour cette époque au moins un site important, Tépé Gurghan (voir GAUTIER et LAMPRE, 1905, 61; MECQUENEM, 1953, 10; CARTER, 1971, 231-33)?

Quant à la passe de Bit Bunakki, elle se trouvait, d'après les textes de Sennacherib, au point le plus éloigné du pays de Raši *lato sensu* (c'est-à-dire incluant Hamanu). Le lieu auquel cette appellation paraît le mieux convenir est, nous semble-t-il, la «passe de Tîb» (dite aussi «passe de Bayât»), qui tire son nom d'une importante ville médiévale située à l'endroit où la rivière Tîb (dite aussi aujourd'hui Rûd-e Bayât ou Meïmeh) traverse une chaîne de collines (LE STRANGE, 1905, 63 s.; LAYARD, 1894, 321 s.); celles-ci constituent l'extrémité méridionale du Jebel Hamrin et séparent le piémont du Zagros de la Mésopotamie proprement dite. C'est par cette passe que débouchait la route empruntée jusqu'au début de ce siècle par les caravanes venant de Babylonie via Wasit (LE STRANGE, 1905, 246 s.; LAYARD; 1894, 318-24).

(6) La prise de Madaktu n'est pas mentionnée dans les annales pour cette campagne, mais elle est illustrée sur le relief de Ninive (fig. 2), qui en relate des épisodes.

(7) Sur l'itinéraire de la route Suse-Babylone ou Suse-Sardes à travers la Cissie, voir Hérodote, V, 52 et HERZFELD, 1968, 11. C'est aussi cette route qui a été empruntée par Cyrus II lors de sa campagne babylonienne de 539: cf. Hérodote, I, 188.

(8) Voir déjà YOUNG, 1967, 13, n. 21. Pour des opinions anciennes sur la localisation de Raši, voir STRECK, 1916, 47, n. 6, 804; BRINKMAN, 1968, 282, n. 1830; GRAYSON, 1975, 262.

Arrivés à Bit Bunakki, ayant donc déjà traversé l'ensemble du pays de Raši et de Hamanu, les Assyriens se trouvaient non loin de Madaktu. Ils en étaient séparés alors par une rivière qui, on l'a vu, était susceptible de connaître de fortes crues en hiver et qui, dessinant une courbe, enserrait le territoire de la ville. A partir de celle-ci, on arrivait en Susiane, après avoir franchi l'Ulaï (la Kerkhah).

Ces données correspondent à une région identifiable. En se dirigeant vers la Susiane à partir de la passe de Tîb ou de la plaine de Deh Luran, on rencontre en effet une grande rivière dont les crues hivernales sont fameuses et qui peut être alors infranchissable(9); il s'agit de la Duwaïrij qui, descendue du Zagros, oblique vers le sud-est peu après son débouché dans la plaine. Elle forme donc une courbe qui, avec la chaîne voisine du Pusht-i Kuh au nord-est et la rivière Chikhu Ab au sud-est, contribue à délimiter un territoire fertile où plusieurs sites archéologiques attestent une occupation continue depuis la plus haute antiquité (GAUTIER et LAMPRE, 1905, 59-62; MIROSCHEDJI, 1981a, 172-75).

Après avoir traversé la Chikhu Ab, on trouve un site près de la source d'Eïn Khosh, et quelques sites encore dans la petite plaine assez aride qui s'étend entre Imâmzâdeh Abbas et Tal; les sources y sont saumâtres et cette région pauvre n'a jamais connu qu'un peuplement médiocre; on ne saurait y trouver une ville de quelque importance. En progressant vers la Susiane, on traverse ensuite pendant environ trente kilomètres, par un terrain accidenté barré de quelques chaînes de collines, une étendue complètement aride et désertique avant de parvenir finalement à la Kerkhah, que l'on franchit au gué d'Eïwan-e Kerkhah. C'est dans ce voisinage que l'on pourrait situer le lieu de la bataille entre les Assyriens et les Elamites en 653, qui s'acheva par la défaite et la mort de Teumman; cette bataille eut lieu au bord de l'Ulaï, dans «les campagnes de Suse»(10).

Il se dégage clairement de cette description que la région la plus appropriée pour localiser Madaktu est celle que limite la courbe de la Duwaïrij. C'est vraisemblablement cette rivière en crue qui a arrêté l'avance de Sennacherib en janvier 692 et qu'Assurbanipal a fait représenter sur le relief de Ninive, où elle délimite un territoire au centre duquel se trouve Madaktu. Or le site archéologique principal qui, aujourd'hui encore, donne son nom à toute cette région, s'appelle Tépé Patak. Sous ce nom, on reconnaît aisément Badakè, une ville mentionnée dans Diodore, XIX, 19. Or comme l'avait vu Jules OPPERT dès 1882 (cité par STRECK, 1916, 44, n. 2), il est probable que Badakè n'est autre que Madaktu.

(9) Au début de février 1969, la Mission archéologique américaine de la *Rice University* de Houston, avec laquelle nous travaillions alors, s'est trouvée bloquée à Deh Luran pendant plus d'une semaine en raison d'une forte crue de la Duwaïrij, qui la rendait infranchissable, même pour de gros véhicules.

(10) LUCKENBILL, 1927, § 863; AYNARD, 1957, 40 s. (II 64). C'est probablement là aussi qu'eut lieu vers 1110 l'affrontement décisif entre Nabuchodonosor Ier et Hutelutuš-Inšušinak: cf. CAMERON, 1936, 133 s.; BRINKMAN, 1968, 107; LABAT, 1975, 501-03.

Badakè est citée par Diodore dans le contexte de la lutte entre Antigone le Borgne et Eumène de Kardia en 319. Après avoir vainement tenté de traverser le Copratès (l'Ab-e Diz) — peut-être au gué de Tchogha Zanbil, ou un peu plus au sud(11) — et vu une partie de son armée mise en déroute par les troupes d'Eumène, Antigone «partit pour la ville de Badakè située sur l'Eulaios. Comme on marchait dans une fournaise à cause de l'intensité de la chaleur, beaucoup d'hommes moururent et l'armée tomba dans le découragement. Cependant, après être resté quelques jours dans cette ville et avoir laissé l'armée se refaire, il jugea utile de partir pour Ecbatane en Médie» (traduction Françoise BIZIERE, Paris, Les Belles Lettres, 1975, 32 s.). Deux routes s'offraient à lui : la plus longue et la plus facile était la route du piémont qui menait à Kelôn (sur Kelôn, voir HERZFELD, 1968, 11), mais qui était brûlée par le soleil: la plus courte et la plus difficile, mais aussi la plus fraîche, était la route de montagne qui passait par le pays des Cosséens; c'est cette dernière que choisit Antigone.

Badakè était donc une ville de plaine, située à la bifurcation de deux routes pouvant conduire à Ecbatane, l'une par le piémont du Zagros, l'autre à travers la montagne. Aussi admet-on souvent qu'elle se trouvait au nord de Suse, au bord de l'Ab-e Diz, à Dizful ou dans ses environs (par ex. J. OPPERT, cité par STRECK, 1916, 44, n. 2; WEISSBACH, 1896; LE RIDER, 1965, 268, 279); or cette hypothèse est infirmée par le texte qui place Badakè sur l'Eulaios (Kerkhah), et non sur le Copratès. Mais on doit reconnaître que cette indication topographique est, elle aussi, problématique: si la ville se trouvait au nord de Suse, quelque part au bord de la Kerkhah, l'armée d'Antigone aurait eu à parcourir une journée de marche environ dans un pays ou l'eau ne manque pas; or Diodore insiste sur la chaleur infernale, et donc aussi la soif, qui épuisa l'armée au point de l'obliger à prendre plusieurs jours de repos; cela suppose un effort intense, une longue marche forcée dans une contrée aride.

Nous sommes donc enclins à retenir la suggestion de Roland de MECQUENEM (1953, 10), qui considérait que la mention de l'Eulaios résulte d'une confusion avec la Duwaïrij. Ce serait jusqu'à Patak, distant d'environ 120 kilomètres, que l'armée d'Antigone aurait avancé d'une traite après sa déroute sur le Copratès, traversant entre la Kerkhah et la Chikhu Ab, dans une chaleur torride, une région désertique et aride où beaucoup d'hommes succombèrent. Ce n'est pas seulement la ressemblance des toponymes Patak/Badak et Badak/Madaktu qui invite à envisager cette interprétation; c'est le fait aussi qu'aux environs de Tépé Patak, relais important sur la route de piémont Suse-Babylone/Sardes qui passe par Kelôn, s'amorce une autre route, difficile et peu fréquentée, qui, à travers la montagne, mène à Abdanan et, de là, à Kirmanshah et Hamadan(12).

(11) D'après Diodore, le camp d'Eumène était situé sur la rive gauche du Pasitigris (Karun) à 80 stades (c. 14 kilomètres) en amont de la confluence de ce fleuve avec le Copratès (Ab-e Diz), c'est-à-dire au voisinage du village moderne de Deylam (?). Venant de Suse et se dirigeant dans cette direction, Antigone devait logiquement tenter de traverser l'Ab-e Diz au gué de Tchogha Zanbil.

(12) Cette route nous a été signalée par des autochtones. Elle n'est pas portée sur les cartes modernes et, faute de temps, nous n'avons pas pu l'emprunter. Une autre route pénétrant dans la montagne part de Deh Luran, 30 kilomètres après Tépé Patak vers le nord-ouest.

Tépé Patak est le principal site archéologique dans la région comprise entre la Kerkhah et la Duwaïrij (fig. 1). Situé au bord de la route moderne qui va d'Andimeshk à Deh Luran, il mesure environ 13 mètres de hauteur et 250 mètres de côté, soit une superficie de l'ordre de 6 hectares (fig. 3-4). C'est une grande colline de plan à peu près quadrangulaire, d'apparence massive mais fortement disséquée par l'érosion. Le plan du site permet de supposer l'existence d'une enceinte fortifiée et sa topographie suggère qu'à l'époque de sa dernière occupation, son sommet était occupé par une forteresse.

Découvert par J.E. GAUTIER en 1905 (GAUTIER et LAMPRE, 1905, 60), Tépé Patak a été prospecté par Elizabeth CARTER (1971, 234 s.) dans le cadre des travaux de la *Rice University* de Houston en 1969, puis par nous en 1977 (MIROSCHEDJI, 1981a, 174 s.). A en juger par les plus anciens tessons identifiés, le site a été fondé vers le milieu du IIe millénaire, à l'époque médio-élamite I (fig. 5:1-2)([13]). Toutefois, pour Tépé Patak comme pour d'autres sites contemporains de la région, il est difficile de proposer des rapprochements précis avec la séquence archéologique reconnue en Susiane du fait d'un fort particularisme local, la poterie de cette région offrant davantage d'affinités avec celle du Luristan ou de Mésopotamie qu'avec celle de Susiane (voir déjà CARTER, 1971, 202, n.l, 203, 239). Malgré l'incertitude qui entoure la datation de nombreux tessons, la présence de plusieurs formes caractéristiques rend probable l'occupation du site aux époques médio-élamite II (fig. 5:2-3), néo-élamite I (fig. 5:4) et néo-élamite II (fig. 5:5)([14]). D'autres tessons attestent une occupation plus récente: certainement à l'époque achéménide (fig. 5:6-8), peut-être à l'époque séleucide et sûrement à l'époque parthe; Elizabeth CARTER (1974, 234) a d'ailleurs ramassé à Tépé Patak trois monnaies de cette époque. L'occupation d'époque sassanide et islamique est représentée par quelques tessons; toutefois, l'établissement médiéval est une enceinte rectangulaire de 300 × 100 m installée immédiatement au nord du site (GAUTIER et LAMPRE, 1905, 60, rattachaient à tort cette enceinte [DK-23] au site antique de Patak). L'impression d'ensemble est que Tépé Patak a été occupé sans interruption depuis le milieu du deuxième millénaire jusqu'à (au moins) l'époque parthe. Sans prouver l'identification du site avec Madaktu, les observations faites en surface la rendent plausible.

L'identification de Tépé Patak avec Madaktu, déjà proposée naguère par Roland de MECQUENEM, est donc celle qui correspond le mieux aux indications des textes assyriens; elle rend compte à la fois des précisions topographiques qui y sont données et du déroulement des campagnes militaires, telles qu'on peut les reconstituer. La localisation en cet endroit de Badakè, successeur séleucide de Madaktu, apparaît également vraisemblable et aide à mieux comprendre le récit de Diodore. Bien qu'aucune certitude ne puisse être acquise sans une fouille systématique, les prospections de surface confortent ces deux hypothèses en montrant que Tépé Patak était le plus grand site de la région au sud-est de la Duwaïrij et qu'il a été occupé aux époques où Madaktu-Badakè l'était aussi.

([13]) Sur la terminologie de médio- et néo-élamite I et II utilisée ici, voir MIROSCHEDJI, 1981b, 35-40.

([14]) Plusieurs tessons recueillis sur le site mais pas dessinés proviennent de *pithoi* du type illustré dans MIROSCHEDJI, 1981a, fig. 62:4-7. Ces vases sont restés en usage sans grands changements pendant plusieurs siècles aux époques médio- et néo- élamite.

On ne doit pas s'étonner outre mesure de la pérennité d'un toponyme ancien dans une région qui n'a jamais connu de peuplement dense, et qui est d'ailleurs restée presque inhabitée depuis l'époque médiévale jusqu'à un passé récent: dans ces zones désertiques, les noms de localités abandonnées et ruinées survivent longtemps comme lieux-dits pour les pasteurs nomades qui campent aux environs; ils peuvent d'ailleurs servir à nouveau pour désigner des agglomérations fondées à l'époque moderne au voisinage des anciennes. C'est ainsi que le village actuel de Bayât a repris le nom de la ville médiévale voisine désertée depuis plusieurs siècles. De même, le nom de Patak s'appliquait au temps de Layard à tout le district de Tépé Patak, alors qu'on n'y trouvait pas d'établissement sédentaire(15); il a servi à désigner l'ancien village fondé (à la fin du siècle dernier?) non loin du tépé; abandonné il y a environ un quart de siècle, ce village a été rebâti à 9 kilomètres au nord-ouest, face au village de Moussian. Il est clair que le nom de Patak est dérivé de celui d'une localité ancienne, préexistante aux villages modernes.

Les textes relatifs à Madaktu et la localisation proposée pour cette ville posent des problèmes qu'il convient d'examiner maintenant. C'est d'abord la simple mention de Madaktu comme capitale royale qui doit retenir l'attention. Aussi haut que l'on remonte dans l'histoire, la capitale élamite par excellence est Suse; telle est du moins l'image tirée d'une documentation qui, il est vrai, est principalement d'origine susienne. La réalité est plus complexe. Dès le milieu du IIIe millénaire, l'union de plusieurs entités territoriales du sud-ouest de l'Iran a abouti à la mise en place d'une organisation politique particulière, de type «fédéral», avec autant de capitales que de royaumes fédérés, la plus importante étant celle d'où la dynastie régnante était originaire: Awan pendant la seconde moitié du troisième millénaire, Šimaški aux 21e et 20e siècles, et enfin Anšan (Cameron, 1936, 22-88; Hinz, 1971, 644-61; 1972, 68-91; Miroschedji, 1980, 137 ss; Stolper, 1984, 10-32). Un mode de succession compliqué, fondé sur des règles de parenté que nous comprenons encore mal, assurait aux membres d'une même famille et à leurs collatéraux une sorte de *cursus honorum* qui, à l'époque élamite ancienne, les faisait monter successivement sur les trônes de Suse, de Šimaški et d'Elam, avant d'atteindre la fonction suprême de sukkalmah, ou «roi d'Anšan et de Suse» (Stolper, 1984, 24-26, avec la bibliographie); introduit vers 1925 et resté en usage jusqu'en 646, ce dernier titre symbolisait l'union politique du haut et du bas pays élamite (Miroschedji, 1980, 139 s.; 1985, à paraître).

Cette organisation politique du royaume a connu des changements sensibles, mais dont on perçoit encore mal la nature, à l'époque médio-élamite. Il semble que les souverains ont alors cherché par différents moyens à unifier l'empire et à consolider leur autorité en effaçant les particularismes locaux. Au 14e siècle, pour des raisons inconnues, Tepti-Ahar a délaissé Suse et réside à Kapnak (Haft Tépé), où il érigea d'importantes constructions et où il se fit ensevelir(16). Au 13e siècle, dans le cadre d'une

(15) LAYARD, 1894, 321, qui parle de «Patak, a district of Luristan», a traversé cette région pendant deux jours et n'y a signalé aucun établissement sédentaire.

(16) L'équation Kapnak = Haft Tépé est établie par HERRERO , 1976, 93. Sur les résultats des fouilles de Haft Tépé, voir en dernier lieu CARTER, 1984, 158-60 (avec la bibliographie). Sur Tepti-Ahar, voir en outre VALLAT, s.d.; STEVE, GASCHE et DE MEYER, 1980, 97-100; MIROSCHEDJI, 1981c, 9.

réforme politico-religieuse qui était une sorte de révolution, Untaš-Napiriša a lui aussi quitté Suse et fondé une nouvelle capitale, Dur-Untaš (Tchogha Zanbil), autour d'un sanctuaire fédéral destiné à manifester l'union politique des diverses provinces de l'empire (cf. MIROSCHEDJI, 1980, 142 s.; 1981c, 13-15). Restée sans lendemain, cette tentative provoqua au 12e siècle une réaction qui assura à Suse et à son dieu Inšušinak une prééminence désormais absolue. C'était l'expression d'une politique de centralisation qui conduisit les rois de la dynastie des Shutrukides à multiplier à travers l'empire la construction de sanctuaires dédiés conjointement à une ou plusieurs divinités locales *et* au dieu de Suse([17]); la domination de Suse et l'autorité du souverain s'exprimaient à travers ce culte.

Or à l'époque néo-élamite, les textes font état de l'existence d'au moins trois capitales — Suse, Madaktu et Hidalu — dont les deux dernières sont mentionnées pour la première fois à cette époque. La localisation de Hidalu est inconnue; on sait seulement qu'elle se trouvait dans une région montagneuse, à peu près à mi-chemin entre Suse et Persépolis, probablement dans la région comprise entre Ram Hormuz et Behbahan (STOLPER, 1984, 47; MIROSCHEDJI, 1985, à paraître, avec la bibliographie; voir aussi, dans ce volume, l'article de J. DUCHENE). Les textes désignent clairement chacune de ces villes comme résidence royale: les références sont nombreuses pour Madaktu et Hidalu, rares pour Suse, mais il serait inexact d'en déduire que la vieille capitale élamite n'avait plus alors qu'une fonction cérémonielle (STOLPER, *ibid.*). Il est clair cependant que c'est Madaktu qui était le principal centre politique puisque c'est dans cette ville que résidait le souverain que les Babyloniens et les Assyriens appelaient «le roi d'Elam»([18]).

On considère souvent que les rois de Suse, de Madaktu et de Hidalu étaient rivaux et que l'existence de plusieurs capitales trahit l'état de décomposition politique où avait alors sombré le vieil empire des Shutrukides (CAMERON, 1936, 168; HINZ, 1972, 156 s.; STOLPER, 1984, 53). Certes, l'époque était politiquement agitée: elle a connu une succession rapide de souverains, dont quelques-uns ont été assassinés ou chassés par des usurpateurs qui les ont remplacés sur le trône ou qui se sont faits proclamer roi dans une autre ville([19]). Mais il serait exagéré de parler d'anarchie car des observations concordantes permettent d'affirmer que les trois capitales élamites étaient les éléments d'une même organisation politique.

([17]) Cf. MIROSCHEDJI, 1980, 143. Pour des exemples de dédicaces, voir LAMBERT, 1972; KÖNIG, 1965, n° 25, 34, 47 (§§ 35 ss), 54; STOLPER, 1978, 89 s. (KS-3, n° 5, l. 3).

([18]) A Hidalu, le souverain portait le titre de «roi de Hidalu»: LUCKENBILL, 1927, §§ 787, 1050. Le titre de «roi de Suse» n'est attesté à cette époque, ni dans les textes assyriens, ni dans les textes élamites (où l'on trouve cependant des protocoles équivalents: cf. KÖNIG, 1965, n° 78, 86-89).

([19]) CAMERON, 1936, 185-211; HINZ, 1972, 138-61; STOLPER, 1984, 44-53. Souverain mort au combat: Teumman; assassiné (?): Humban-haltaš II; renversé par ses sujets, un parent ou un usurpateur: Šutur-Nahunte Ier, Hallušu, Kudur-Nahunte, Humban-nikaš II, Tammaritu II, Indabibi. Quant à Humban-haltaš III, il dut faire face à trois révoltes (Umbahabua, Pa'e, Umma-nigaš fils d'Amedirra: cf. *ABL*, n° 280).

On invoquera d'abord une tablette juridique accadienne rédigée en Elam et datée de la quinzième année du règne de Hallušu — date étrange puisque selon une chronique babylonienne, Hallušu est mort dans sa sixième année du règne (WEISBERG, 1984). On ne peut guère expliquer cette anomalie sans admettre qu'avant d'occuper une position telle qu'il était reconnu comme roi d'Elam par les Babyloniens, Hallušu a été roi pendant au moins 9 ans, mais pas sur le trône d'Elam. Notre hypothèse est qu'il était d'abord roi à Suse ou à Hidalu pendant au moins 9 ans, puis roi à Madaktu pendant 6 ans: c'est l'ensemble de ses années de règne qui auraient été comptabilisées en Elam, tandis que seules ses années comme roi d'Elam auraient été prises en compte par le chroniqueur babylonien.

Une autre indication qui montre la relation politique entre les capitales élamites est fournie par Assurbanipal. Au cours de sa campagne de 653, après avoir vaincu et tué Teumman à la bataille sur l'Ulaï, il pénétra en Susiane, s'empara de Suse, mais n'avança guère plus loin en territoire élamite. Ce fut pourtant à cette occasion qu'il installa Humban-nikaš II comme roi d'Elam sur le trône de Madaktu et de Suse à la place de Teumman, et Tammaritu I[er] (frère de Humban-nikaš II) sur le trône de Hidalu; or l'armée assyrienne n'avait jamais pénétré dans cette ville ni conquis ses environs (LUCKENBILL, 1927, §§ 863-864; AYNARD, 1957, 40 s. [II 67-71]). On peut en déduire que le contrôle de Madaktu et de Suse par les Assyriens entraînait automatiquement celui de Hidalu, c'est-à-dire qu'il assurait la domination sur tout l'Elam. On sait d'ailleurs qu'un peu plus tard Humban-nikaš II s'est rendu chez son frère à Hidalu pour y préparer, semble-t-il, une opération militaire qui fut entreprise la même année contre les Assyriens dans la région d'Uruk (cf. *ABL*, n° 1309 et les commentaires de MIROSCHEDJI, 1985, à paraître).

Un dernier témoignage est donné encore par Assurbanipal, qui s'adresse en ces termes à Indabigaš (ou Indabibi: cf. BRINKMAN, 1984, 101, n. 506), usurpateur qui venait juste de chasser Tammaritu II et qui, de ce fait, était devenu roi d'Elam: «Parce que tu n'as pas renvoyé ces gens [il s'agit de Nabû-bêl-šumâte et de ses alliés], je vais venir détruire *tes villes*. J'emmènerai les habitants *de Suse, de Madaktu et de Hidalu*» (LUCKENBILL, 1927, § 878).

Ces observations suggèrent que la relation politique entre les trois capitales et leur souverain respectif pourrait avoir été à l'époque néo-élamite de même nature que celle qui existait à l'époque élamite ancienne entre le sukkal de Suse, le sukkal d'Elam et de Šimaški et le sukkalmah. Cette hypothèse implique évidemment celle d'un *cursus honorum* au cours duquel un souverain passerait du trône de Suse ou de Hidalu à celui de Madaktu. On s'expliquerait ainsi la mention de la 15e année du règne de Hallušu sur une tablette rédigée en Elam. On rendrait compte également de l'existence de rois qui sont des homonymes apparents. C'est le cas en particulier de Šutruk-Nahunte II et de Šutur-Nahunte I[er], qui étaient l'un et l'autre fils de Humban-nimena et qui furent chacun roi de Suse([20]). On a supposé qu'il s'agit d'un même personnage, qui aurait

([20]) L'état de la question concernant Šutur/Šutruk-Nahunte a été exposé en dernier lieu par DE WAELE, 1972, 28-31. Voir déjà nos remarques: MIROSCHEDJI, 1982, 62.

changé de nom après être devenu roi. Or rien n'interdit de penser qu'il s'agit de deux frères qui furent successivement roi de Suse, mais dont l'un seulement, Šutur-Nahunte I[er], accéda à la charge suprême de roi d'Elam; cette conclusion paraît d'autant plus raisonnable que les deux noms sont de structure différente et que les Assyriens n'ont jamais mentionné que Šutur-Nahunte I[er].

En somme, l'organisation politique du royaume s'inscrit dans une tradition élamite vieille de presque deux mille ans. Il serait donc erroné d'y voir simplement l'indication d'un processus de dissolution politique. S'il s'agit bien d'une régression par rapport à l'époque précédente, qui avait été caractérisée par un grand effort de centralisation, il s'agit aussi d'une adaptation originale à des conditions socio-politiques nouvelles, marquées notamment par une forte disparité ethnique et sociale des habitants du royaume. Que cette adaptation ait été une réussite est prouvé par l'extraordinaire agressivité et la capacité de résistance dont les Elamites ont fait preuve pendant si longtemps envers les Assyriens.

La nouveauté de cette organisation politique apparaît plutôt quand on considère les régions où elle a été mise en place: les trois capitales du royaume se trouvent en effet dans le bas pays ou à sa périphérie immédiate, entre le piémont du Pusht-i Kuh et les confins du Fars occidental. Cette répartition indique clairement qu'à l'époque néo-élamite le centre de gravité de l'empire s'était déplacé dans la plaine, en direction du nord-ouest. Il faut remonter plusieurs siècles en arrière pour pouvoir expliquer ce phénomène. Dans l'empire élamite organisé autour de deux pôles, le haut et le bas pays — c'est-à-dire le Fars et le Khuzistan, avec leur capitale respective, Anšan et Suse —, le rôle du Fars n'a cessé de décliner au cours des siècles : dominant à l'époque néo-élamite ancienne, il est faible au temps des Shutrukides et négligeable au 7e siècle, quand l'antique cité d'Anšan a été désertée et que les Anšanites occupaient une région totalement désurbanisée et presque entièrement abandonnée au pastoralisme nomade (Miroschedji, 1985, à paraître). La liste des coalisés rassemblés par Humban-nimena pour la bataille de Halule en 691 montre bien quels étaient désormais les centres d'intérêt stratégique de l'Elam: la Chaldée, la Babylonie et les environs de la route du Khorassan (Parsua, Ellipi), régions où s'est cristallisée la lutte élamito-assyrienne pendant toute l'époque néo-élamite([21]).

Dans ce contexte, le choix de Madaktu comme capitale prend toute sa signification. La ville était située au carrefour de plusieurs routes (fig. 1). En continuant vers le nord-ouest, le long du piémont du Zagros, on arrivait en Babylonie orientale. Vers le sud, en traversant la passe de Bayât (Bit Bunakki ?), on parvenait dans les zones marécageuses de la Mésopotamie orientale et méridionale, peuplées de tribus araméennes (Puqudu, Gambulu, etc.) qui sont régulièrement citées parmi les alliés de l'Elam. Enfin, en s'avançant vers le nord-est, on pénétrait dans la montagne, en l'occurence le pays

([21]) LUCKENBILL, 1927, § 252. Sur les tribus chaldéennes et araméennes mentionnées dans cette liste, voir BRINKMAN, 1977; 1984, 11-15. Sur Parsua et Ellipi, voir MIROSCHEDJI, 1985, à paraître. Seuls Paširu et Anšan sont situés loin des théâtres d'affrontement élamito-assyrien; sur la localisation de Paširu, voir les remarques de ZAGARELL, 1982, 49.

d'Ellipi, zone tampon qui semble avoir été alors inféodée aux rois d'Elam, qui pouvaient à l'occasion y trouver refuge(22). Installé à Madaktu, le roi élamite était ainsi au centre d'un dispositif stratégique qui lui permettait d'entreprendre des opérations militaires en Babylonie, d'affirmer son contrôle sur les tribus araméennes et chaldéennes de Mésopotamie, d'exercer sa suzeraineté sur le Pusht-i Kuh et enfin de protéger la Susiane, cœur de son royaume.

Ces avantages expliquent que la région de Patak ait toujours connu, depuis la plus haute antiquité jusqu'à l'époque contemporaine, un ou plusieurs établissements majeurs. L'âge d'or de cette région est le troisième millénaire, quand Tépé Mussian était l'une des principales villes élamites (Gautier et Lampre, 1905; Carter, 1971, 230-33; 1984, 135, 150) et qu'un site fortifié contemporain de près de 10 hectares existait près de Patak (Miroschedji, 1981a, 173 s., DK-25); à en juger par sa culture matérielle, cette région entretenait alors des relations étroites avec la Mésopotamie et le Luristan. A partir du milieu du deuxième millénaire et jusqu'à l'époque parthe, sinon après, les établissements principaux étaient Tépé Patak et Tépé Gurghan. Au Moyen-Age, la ville la plus importante entre la Susiane et le district de Badra (Dêr) était Tîb (Le Strange, 1894, 63 s.; Herzfeld, 1968, 11). Après une longue période d'abandon à partir du 13e siècle, la région a repris quelque importance à la fin du siècle dernier lorsque le wâli du Pusht-i Kuh, chef d'une confédération de tribus lurs, y installa sa résidence d'hiver, en l'occurence une forteresse édifiée sur le tépé préhistorique de Chogha Sefid, près de Deh Luran.

BIBLIOGRAPHIE

ABL: F.H. HARPER, *Assyrian and Babylonian Letters Belonging to the Kouyunjik Collection of the British Museum*, Vol. I to XIV, London and Chicago, 1892-1914.

AMIET, P., 1966: *Elam*, Auvers-sur-Oise.

AYNARD, J.-M., 1957: *Le prisme du Louvre AO 19.939*, Paris.

BILLERBECK, A., 1893: *Susa, Eine Studie zur alten Geschichte Westasiens*, Leipzig.

BRINKMAN, J.A., 1968: *A Political History of Post-Kassite Babylonia 1158-722 B.C.* (= *Analecta Orientalia* 43), Roma.

BRINKMAN, J.A., 1977: «Notes on Arameans and Chaldeans in Southern Babylonia in the Seventh Century B.C.», *Orientalia* NS 46, 304-25.

BRINKMAN, J.A., 1984: *A Prelude to Empire*, New York.

CAD, *Chicago Assyrian Dictionary*, Chicago.

CAMERON, G.G., 1936: *History of Early Iran*, Chicago.

(22) La fuite du roi élamite, qui s'est produite chaque fois que l'armée assyrienne s'approchait de Madaktu, le conduisait jusqu'en Susiane (sur l'Ulaï ou sur l'Idide) ou jusqu'à Hidalu, ou encore simplement «dans sa montagne» (voir ci-dessus); ainsi, en 645, Humban-haltaš III «redescendit de sa montagne» pour se réinstaller dans Madaktu ruinée (LUCKENBILL, 1927, § 815). Il peut s'agir de «montagnes» lointaines, celles de Hidalu, à l'autre extrémité de l'Elam, ou bien de «montagnes» proches, celles du Pusht-i Kuh, c'est-à-dire d'un territoire éllipéen allié de l'Elam et voisin de la région de Madaktu, où le roi fugitif pouvait facilement trouver refuge. De fait, c'est dans la ville de Murubisi — probablement Marubišu, l'une des deux capitales de l'Ellipi — que Humban-haltaš III fut capturé en 643 et d'où il fut emmené captif à Ninive (STRECK, 1916: cccxliv s., 82 s., 836 s.; CAMERON, 1936, 210 s.).

CARTER, E., 1971: *Elam in the Second Millennium B.C.: The Archaeological Evidence*, Thèse inédite, University of Chicago.

CARTER, E., 1984: «Archaeology», *in* E. CARTER, M. STOLPER, *Elam, Surveys of Political History and Archaeology* (= *University of California Publications: Near Eastern Studies* 25), 101-277.

DE WAELE, E., 1972: «Shutruk-Nahunte II et les reliefs rupestres dits néo-élamites d'Iseh/Malamir», *Revue des Archéologues et Historiens d'Art de Louvain* 5, 17-32.

EDZARD, D.O., FARBER, G., 1974: *Répertoire géographique des textes cunéiformes*, Volume 2: *Die Orts- und Gewässernamen der Zeit der 3. Dynastie von Ur*, Beihefte zum Tübinger Atlas des vorderen Orients, Reihe B 7/2, Wiesbaden.

FRANKFORT, H., 1970: *The Art and Architecture of the Ancient Orient*, Fourth (Revised) Impression, Harmondsworth.

GAUTIER, J.E., LAMPRE, G., 1905: «Fouilles de Moussian», *Mémoires de la Délégation Scientifique en Perse* 8, 59-148.

GRAYSON, A.K., 1975: *Assyrian and Babylonian Chronicles, Texts from Cuneiform Sources* 5, Locust Valley, New York.

HERRERO, P., 1976: «Tablettes administratives de Haft Tépé», *Cahiers de la Délégation Archéologique Française en Iran* 6, 93- 116.

HERZFELD, E., 1968: *The Persian Empire, Studies in the Geography and Ethnography of the Ancient Near East*, Edited from the posthumous papers by G. WALSER, Wiesbaden.

HINZ, W., 1971: «Persia c. 2400-1800 B.C.», *in Cambridge Ancient History* $1^3/2$, Cambridge, 644-80.

HINZ, W., 1972: *The Lost World of Elam*, London.

HROUDA, B., 1965: *Die Kulturgeschichte des assyrischen Flachbildes* (= *Saarbrücker Beiträge zur Altertumskunde* 2), Bonn.

JENSEN, P., 1901: «Kiš», *Zeitschrift für Assyriologie* 15, 227.

KÖNIG, F.W., 1965: *Die elamischen Königsinschriften* (= *Archiv für Orientforschung*, Beiheft 16), Graz (Réimpression en 1977 à Osnabrück).

LABAT, R., 1975: «Elam and Western Persia c. 1200-1000 B.C.», *in Cambridge Ancient History* $2^3/2$, Cambridge, 482-506.

LAMBERT, M., 1972: «Hutelutush-Insushnak et le pays d'Anzan», *Revue d'Assyriologie* 66, 61-76.

LAYARD, A.H., 1894: *Early Adventures in Persia, Susiana and Babylonia*, London.

LE RIDER, G., 1965: *Suse sous les Séleucides et les Parthes* (= *Mémoires de la Délégation Archéologique Française en Iran* 38), Paris.

LE STRANGE, G., 1905: *The Lands of the Eastern Caliphate*, Cambridge.

LEVINE, L.D., 1982: «Sennacherib's Southern Front: 704-689 B.C.», *Journal of Cuneiform Studies* 34, 28-58.

LUCKENBILL, D.D., 1927: *Ancient Records of Assyria and Babylonia* 2, Chicago.

MECQUENEM, R. de, 1953: *Recherches à Tchogha Zanbil* (= *Mémoires de la Mission Archéologique en Iran* 31), Paris.

MIROSCHEDJI, P. de, 1980: «Le dieu élamite Napirisha», *Revue d'Assyriologie* 74, 129-143.

MIROSCHEDJI, P. de, 1981a: «Prospections archéologiques au Khuzistan en 1977», *Cahiers de la Délégation Archéologique Française en Iran* 12, 168-200.

MIROSCHEDJI, P. de, 1981b: «Fouilles du chantier Ville Royale II à Suse (1975-1977), I. Les niveaux élamites», *Cahiers de la Délégation Archéologique Française en Iran* 12, 9-136.

MIROSCHEDJI, P. de, 1981c: «Le dieu élamite au serpent et aux eaux jaillissantes», *Iranica Antiqua* 16, 1-25.

MIROSCHEDJI, P. de, 1982: «Notes sur la glyptique de la fin de l'Elam, *Revue d'Assyriologie* 76, 51-63.

MIROSCHEDJI, P. de, 1985: «La fin du royaume d'Anshan et de Suse et la naissance de l'empire perse», *Zeitschrift für Assyriologie und vorderasiatische Archäologie* 75/2, à paraître.

PARPOLA, S., 1970: *Neo-Assyrian Toponyms* (= *Alter Orient und Altes Testament* 6), Neukirchen Vluyn.

STEVE, M.-J., GASCHE, H., DE MEYER, L., 1980: «La Susiane au deuxième millénaire a. C.: à propos d'une interprétation des fouilles de Suse», *Iranica Antiqua* 15, 49-154.

STOLPER, M., 1978: «Inscribed Fragments from Khuzistan», *Cahiers de la Délégation Archéologique Française en Iran* 8, 89-96.

STOLPER, M., 1984: «Political History», *in* E. CARTER, M. STOLPER, *Elam: Surveys of Political History and Archaeology* (= *University of California Publications: Near Eastern Studies* 25), 1-100.

STRECK, M., 1916: *Assurbanipal und die letzten assyrischen Könige bis zum Untergang Niniveh's* (= *Vorderasiatische Bibliothek* 7/1), Leipzig.

VALLAT, F., s.d.: «Haft Tépé et les tablettes dites de Malamir», à paraître dans F. BAGHERZADEH éd., *Proceedings of the Vth Annual Symposium on Archaeological Research in Iran*, Tehran.

WEISBERG, D.B., 1984: «The Length of the Reign of Hallušu- Inšušinak», *Journal of the American Oriental Society* 104, 213- 217.

WEISSBACH, F.H., 1896: «Badakè», *in Paulys Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft* II, Stuttgart, col. 2726a.

YOUNG, T.C., Jr., 1967: «The Iranian Migration into the Zagros», *Iran* 5, 11-34.

ZAGARELL, A., 1982: «The First Millennium in the Bakhtiari Mountains», *Archäologische Mitteilungen aus Iran* 15, 31-52.

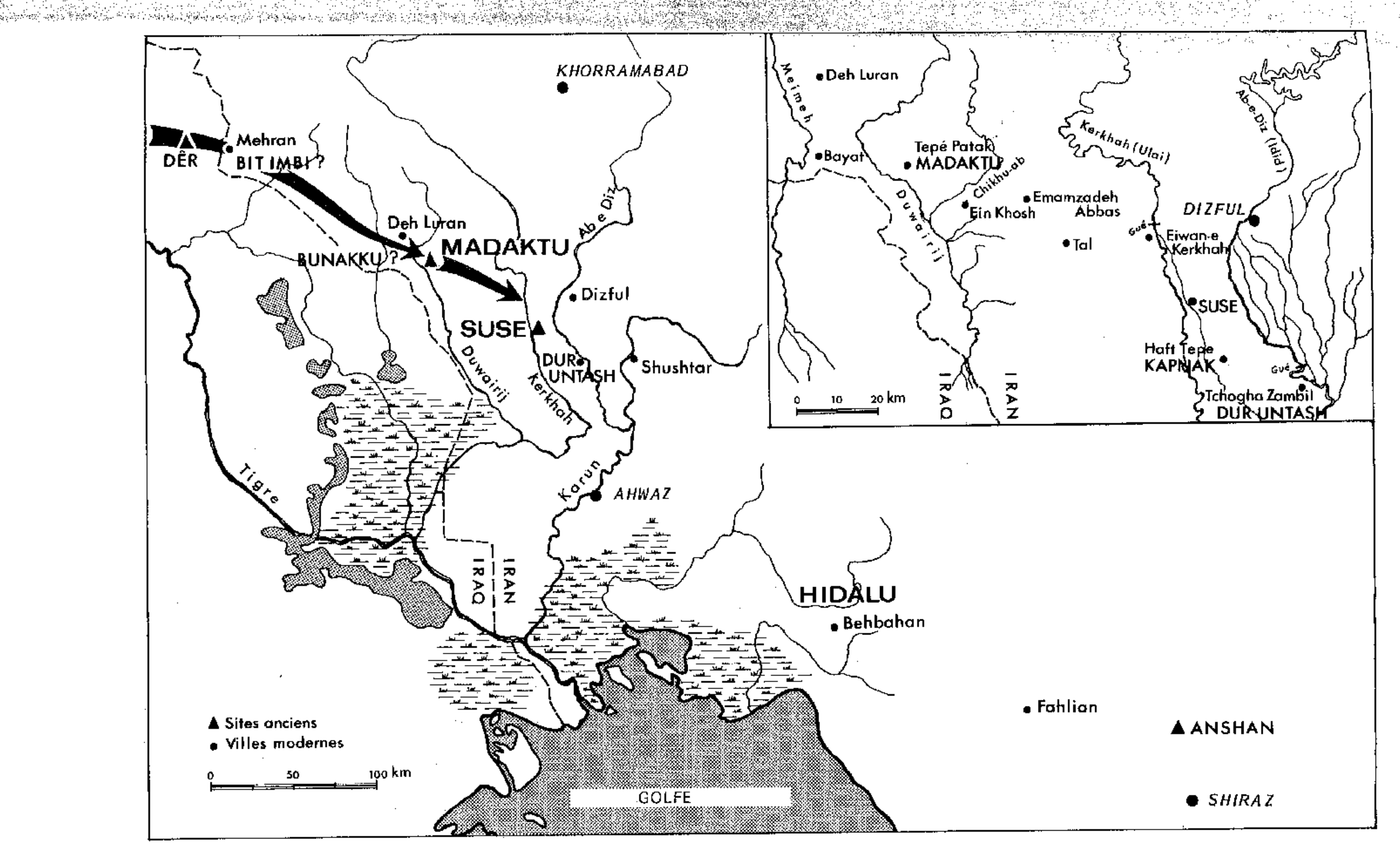


Fig. 1. Carte du sud-ouest de l'Iran. En encart: carte des environs de Tépé Patak et de la plaine du Khuzistan.

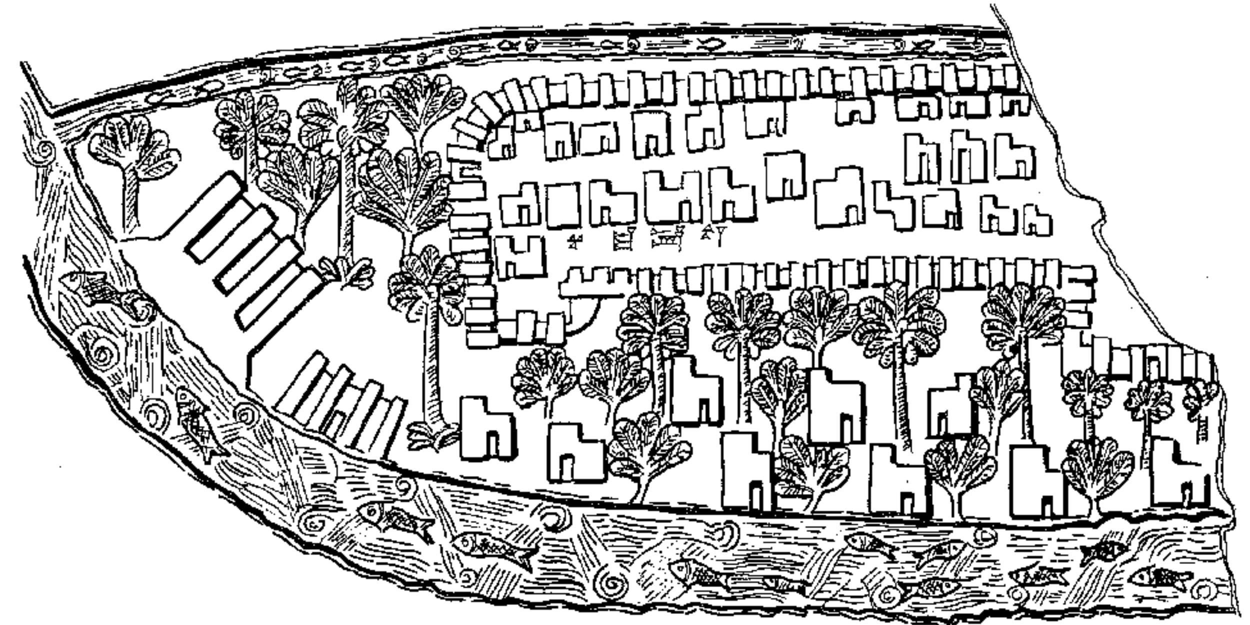


Fig. 2. Madaktu et sa région. Détail d'un relief du palais royal de Ninive.

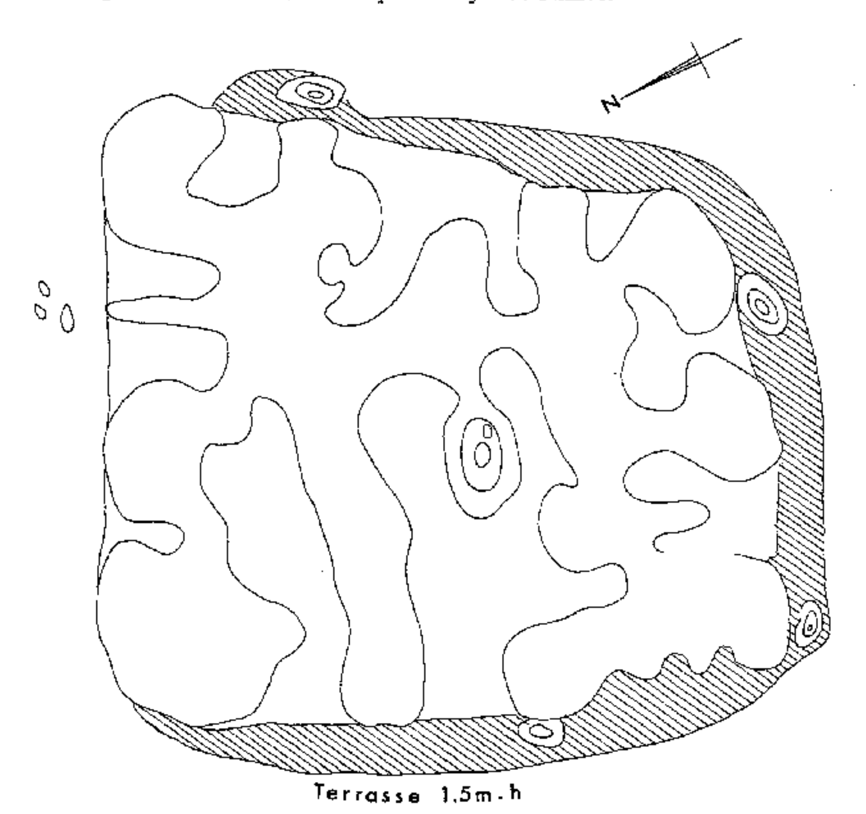


Fig. 3. Plan schématique de Tépé Patak.



Fig. 4. Tépé Patak: vue vers le sud-ouest.

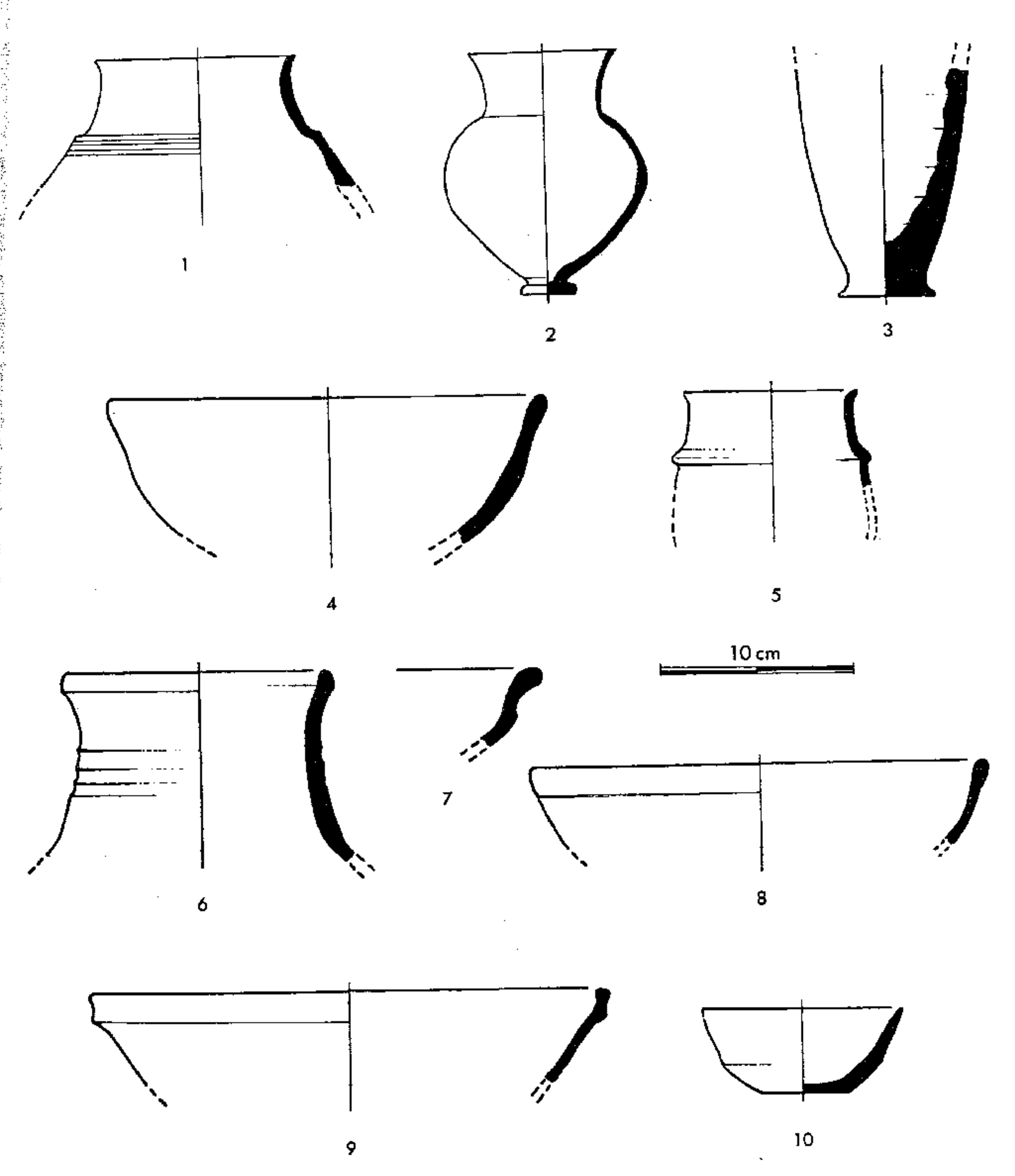


Fig. 5. Poteries de Tépé Patak (N° 1 & 2: CARTER, 1971, fig. 45:1,5; N° 3-10: MIROSCHEDJI, 1981a, fig. 64).